

LA
métamorphose
DE RAPHAËL

PATRICE LEPAGE

LA
métamorphose
DE RAPHAËL

Du même auteur

Advienne la légèreté, Le Cherche Midi, 2007.

L'Ange sur le pont, Le Cherche Midi, 2000.

Le Raconteur du monde, Le Cherche Midi, 1995.

LA
métamorphose
DE RAPHAËL

PATRICE LEPAGE

ROMAN

Libre  Expression
Une société de Québecor Média

*À mon fils aimé, Thomas,
que je regarde avec bonheur éclairer
à son tour la route de ses enfants.*

*Contrairement à ce que l'époque nous dit,
la bienveillance n'est pas une faiblesse,
mais un impératif. Nous avançons tous,
à notre façon. Bien souvent en deçà de notre
mesure, mais nous avançons ! Ceux qui
hésitent, s'arrêtent, ou parfois font demi-tour,
éclairent nos gouffres intérieurs et appellent
en cela notre compassion attentive.*

CHAPITRE 1

Les premiers signes étaient apparus au lendemain des attentats du Bataclan. Dans ces temps vitrifiés où les écrans gobaient la vie avec voracité, une hébétude obscène s'était imposée à la banalité diffuse du quotidien. Raphaël n'en pouvait plus des images sanglantes, mais il y revenait sans cesse, jusqu'à l'abrutissement. Marion et lui ne s'endormaient pas avant 2 ou 3 heures du matin, et dès leur réveil ils rallumaient leurs écrans.

Ils étaient restés deux jours dans cet état de prostration, puis Marion avait rejoint son agence. Lui n'avait pas pu se résoudre à reprendre le travail, il était parti retrouver ses potes, survivants hébétés, blottis les uns contre les autres, dans leur bar de quartier... au café Les Dézingués, ça ne s'invente pas ! Il s'était calé au chaud sur les banquettes en cuir du fond. À chaque nouvel arrivant, les volutes de fumée des clopes en terrasse venaient se mêler aux brassées d'états d'âme du tumulte intérieur. Il aimait cet endroit, un vrai bar à bobos, plein de mondes refaits à neuf et trop rapidement abandonnés. Une petite usine

à utopies grandiloquentes, un peu gourmande en énergie et trop donneuse de leçons, mais qui produisait des ondes apaisantes par ces temps sombres et tempétueux.

Il avait passé là tous les jours qui avaient suivi les événements, à parler, boire du thé, manger, boire de la bière, pisser, saluer sans cesse de nouvelles têtes. Les rues ensanglantées étaient loin, mais en réalité tout avait pété par effet collatéral. Cela ne s'était pas vu tout de suite, car les premiers jours avaient eu un effet inverse, brutalement on s'était parlé ! Un temps suspendu avait permis de se voir, d'échanger vraiment ; la seule présence de l'autre semblait reconfortante. Rien n'était plus pareil, lui-même avait eu le sentiment de découvrir ceux qu'il côtoyait au quotidien, il les voyait différemment. Les rancœurs, les rivalités, les *a priori* débiles semblaient s'être dilués dans l'âcre odeur de poudre qui submergeait tout.

Puis l'onde de choc avait fini par passer. Pleurer ensemble leur avait fait un bien fou, mais, curieusement, personne n'en parlait. Il avait fini, lui aussi, par repartir travailler. Le soir, il retrouvait les « dézingués », mangeait avec ceux qui se présentaient et restait au chaud jusqu'à tomber de sommeil.

Très vite, Raphaël se laissa gagner par un sentiment de malaise et de frustration. Les discours prenaient le pas sur le réel ; les faux débats et les envolées patriotiques vibrantes d'indignation le mettaient de plus en plus mal à l'aise. Partout

on chantait *La Marseillaise*, Paris était le « phare du monde » et le monde pleurait Paris. Madonna chantait la nuit, place de la Bastille ! Peu de choses le choquaient vraiment dans cette avalanche de commentaires, mais l'empilement produisait une musique de fond qui lui martyrisait l'oreille et lui donnait la nausée.

On pleurait les morts de Paris, après avoir copieusement ignoré les autres, innombrables, morts en tous points semblables, mais qui n'avaient visiblement pas le même statut. Les attentats d'ailleurs ne déclenchaient pas les mêmes indignations, trop loin, trop exotiques, trop quotidiens ? Parce que c'était Paris, on mettait en péril le destin de l'humanité ; ailleurs, ce n'était probablement pas l'humanité... ! Raphaël était dévoré par la tristesse, mais sa compassion englobait aussi ceux qui étaient invisibles. Il pleurait les victimes, il pleurait l'humanité en chacun, anéantie dans l'horreur, il pleurait la dureté de la condition humaine. Humains, ces fous furieux l'étaient tout autant que lui, et c'était bien là le problème : comment pouvait-on sombrer dans un tel état de folie destructrice ? Et comment faire tenir ensemble, dans son cerveau, un irrépressible besoin d'espérer et la conscience des potentialités d'abjection de l'être humain ? Il se pleurait dessus, apitoyé par son propre désarroi, incapable de se ranger sagement du côté des « victimes » ou des « résistants ». Car on « résistait » aux terrasses des cafés parisiens, des restaurants, des théâtres... Un

imaginaire manichéen avait repris la main, avec des bons et des méchants, comme dans un mauvais western. Vu d'ici, tout paraissait limpide : la démocratie était assaillie par des barbares et nous étions en guerre ! Plus il écoutait les arguments des uns et des autres, plus il cherchait à comprendre, et plus, au contraire, il lui semblait percevoir un enchevêtrement de causes et d'effets complexes. Ce qui relevait de l'histoire personnelle des tueurs, de leur histoire sociale, ce qui relevait de la géopolitique, des guerres économiques, de la grande histoire des peuples, de leurs combats religieux... Tout cela interagissait, il en était convaincu mais incapable de l'exprimer clairement ou d'en tirer une compréhension globale.

Alors, lui aussi se mit à résister, mais à la confusion, à la simplification outrancière.

Raphaël avait décroché, il avait réintégré l'appartement et tenté en vain de débrancher la télé que Marion exigeait de laisser allumée pour se tenir au courant. Au courant de quoi ? Il lui semblait qu'elle avait trop vite rejoint le parti de ceux qui préféraient se croire en guerre. Il objectait que ne pas tenter de comprendre collectivement ce qui produisait une telle barbarie, c'était se résoudre au retour inexorable de la fureur. Mais décidément, ils n'arrivaient pas à se comprendre, pas même à s'écouter... Raphaël rentrait de plus en plus tard et retrouvait Marion pelotonnée à l'autre extrémité de leur grand lit froid.

Le temps des embrassades s'était évaporé à l'approche des élections suivantes; comme par hasard, les partisans du repli, aux discours virils, progressaient partout. Le phare de la démocratie éclairait à peine le bout de ses pompes, on s'apprêtait à voter comme un seul homme pour une fermeté paranoïaque. Petit à petit, le quotidien gommait toute aspérité, chacun réintérait sa purée mentale et commençait à oublier. Disparues sous les bougies commémoratives, les victimes, les vraies, étaient ramenées à la solitude implacable du réel, devant gérer seules leurs corps abîmés et leurs souffrances morales.

Combien faudrait-il encore de catastrophes pour que l'on puisse à nouveau se voir, se reconnaître, se saluer respectueusement, laisser paraître notre humanité et notre évidente proximité? Les distances se creusaient, l'autre à nouveau loin sur l'horizon, impossible à entendre, impossible à distinguer clairement. Pourquoi fallait-il cette extrême violence et le désarroi qui l'accompagnait pour qu'on lâche enfin prise? Tout ce qui était apparu au milieu du chaos s'estompait au contact abrasif du train-train quotidien. Raphaël luttait pour ne pas se diluer, se retrouver lui aussi perché sur cet horizon lointain, étranger à lui-même. Il ressortait groggy de cette période, plus que cela, désormais il se sentait bancal. Il n'arrivait plus à se loger nulle part, il n'était plus raccord avec la tranquillité de sa vie d'avant! Il n'était plus raccord avec Marion, qui lui semblait

de plus en plus distante, presque indifférente à son désarroi.

Quelques semaines plus tard, c'est au cœur de cet état de confusion que s'était produit l'autre séisme, plus personnel celui-là.

Marion devait dîner avec des collègues de travail, elle semblait y aller à reculons. Au moment de partir, elle lui avait mordillé l'oreille d'un air agui-cheur : « Je ne rentrerai pas tard, attends-moi. » Un peu surpris, il l'avait attendue... En effet, elle était rentrée tôt, mais le lendemain matin. L'époque était à la parano, il s'était mis à la chercher partout, toute la nuit, comme un fou ; son portable sonnait dans le vide. En recherchant le numéro d'un de ses collègues, il avait croisé la route d'un petit cahier bleu, bien en vue sur son bureau. Immédiatement, il avait su qu'il ne fallait rien en lire, mais il y avait cette inquiétude, la peur, le doute, et ce besoin enfoui de savoir... Toujours est-il qu'il l'avait lu ! Il en était tombé de sa chaise. Marion tenait le journal d'une relation tourmentée avec un homme, à qui elle reprochait son indisponibilité. Quelques passages avaient suffi pour le faire fuir au grand galop...

Un meeting semestriel de « Coaching d'équipe » était tombé à pic. Il s'y était précipité pour changer d'air et s'éclaircir les idées, mais l'avait traversé tel un somnambule.

Il était déjà l'heure du départ, ses collègues de travail rejoignaient leurs pénates, lui restait planté là, au beau milieu du hall du Business Center. Son cerveau multipliait les injonctions de départ, mais ses jambes refusaient d'obtempérer.

Angoissé à l'idée de ne rien pouvoir dissimuler de sa perdition intérieure, il s'était composé la tête d'un type qui attendait quelque chose, ou quelqu'un... La colère avait fait place à une tristesse résignée, décidément l'époque était faste en la matière. L'idée même de rentrer pour retrouver Marion lui était devenue insupportable. Il n'avait plus rien à faire là-bas, si ce n'est mesurer à quel point il s'était une nouvelle fois planté. Au regard des tueries du 13 novembre, bien sûr ce n'était pas la fin du monde, mais son monde à lui venait de s'atomiser « façon puzzle ». Le destin venait de l'entarter méchamment, et pas une parcelle de sa belle livrée blanche n'avait échappé au carnage. La vérité de cette relation lui pétait à la figure, totalement étrangère à l'image qu'il s'en était faite. Il se sentait seul et perdu, ses parents morts depuis si longtemps, il avait le sentiment qu'il n'y avait plus un endroit sur cette planète où il pouvait se sentir chez lui. Sa vie lui paraissait vaine, dénuée de sens, et cet énième séminaire d'entreprise apportait la touche finale à son effondrement intérieur. Jusqu'à présent, il avait été convaincu d'évoluer dans un cadre professionnel plutôt branché et enviable. Là aussi, il prenait en pleine poire une réalité tout autre :

il faisait partie d'une clique de débiles, une bande de pseudo-*winner*s qui traquaient fébrilement de bonnes raisons d'espérer. Les dirigeants de sa boîte ne se souciaient même plus de masquer une recherche obsessionnelle de la performance en tentant de faire croire que « l'on était bien au-dessus de tout ça ». On s'arrangeait seulement pour créer un état d'urgence permanent et maintenir chacun perché en mode « excitation ». De temps à autre, il fallait organiser ces sortes de grands-messes, pour lâcher la soupape et galvaniser les troupes. À l'occasion, on vérifiait qui s'était maintenu du bon côté de la barrière, et qui aurait le droit de rester.

Au fond, il n'ignorait rien de ce manège, il feignait seulement d'y être indifférent et se contentait de cultiver un humour décalé... Mais, à l'instant, tout cela s'additionnait au reste pour donner un tableau désastreux. Il était au supplice, tétanisé entre une envie de chialer et celle d'insulter tout le monde. Cet ensemble absurde qui constituait sa vie tenait seulement debout parce qu'il voulait y croire, et là, d'un coup, il n'avait plus aucune raison d'y croire !

— Je vous commande un taxi ?

L'hôtesse venait de le délivrer du sortilège.

— Merci, je vais marcher jusqu'à la gare.

— À pied ? C'est à une demi-heure !

— J'ai tout mon temps, merci.

L'air frais lui avait fait du bien, mais son mental avait repris le dessus et ses jambes trottaient

fiévreusement en direction de la gare. Raphaël s'imaginait déjà trouver sa place dans le TGV. Voiture 12, place 32. Sourire avenant, vider fermement l'inévitable voyageur installé à sa place, connecter son modem, vérifier ses messages, régler son téléphone sur silence et s'absorber dans une tâche en acceptant quelques vibrations traitées avec indifférence ; le juste dosage de messages reçus : trop, ça sent le poste subalterne ; pas assez, ça sent le sapin... Enfin, proche de l'arrivée, s'autoriser *L'Équipe* ou un quart d'heure de jeux, l'esprit en paix, traversé par quelques bribes du récit avantageux qu'il servirait à sa compagne. Il boirait un whisky, peut-être regarderait-il le match, elle aurait pris le temps de préparer un hachis Parmentier avec les restes de pot-au-feu, son père en raffolait... Comportements débiles, dont l'objectif consistait à signaler qu'il faisait bien partie des « gagnants ». Il se croyait à l'abri de cette absurdité collective, mais, mine de rien, qu'était-il en train de devenir ?

Quant à Marion, il y avait longtemps qu'elle n'avait plus de temps pour lui et ses conneries, elle n'aimait pas le foot, ne faisait pas la cuisine et se foutait totalement de ses envies de hachis Parmentier et de sa réussite sociale... Cela faisait sept ans qu'ils vivaient ensemble, et peu à peu, sans qu'il veuille le voir, leur relation s'était délitée. Il la présentait comme sa « compagne », cela lui paraissait plus respectueux, moins possessif ; elle le lui reprochait souvent : « C'est

suspect ta manière de ne pas vouloir dire que je suis ta femme. » Géniale indignation, à l'aune de ce qu'il savait maintenant ! Ce n'était pas tant ce qu'elle vivait avec un autre qui le faisait souffrir, c'était l'aplomb avec lequel elle lui avait menti durant toutes ces années. L'assurance tranquille avec laquelle elle avait consciencieusement entretenu un conflit avec lui. Un de ces solides conflits de couple, comme un rituel de bon aloi, un repas de famille le dimanche, roulés de jambon macédoine, volaille avec des patates rôties, éclairs au chocolat pour le dessert... Il n'était pas assez ceci ou trop cela, il ne l'écoutait jamais, il ne l'aimait pas assez, il ne la comprenait pas, il se foutait de son boulot à elle, travaillait trop et ne pensait qu'à lui... Un conflit qui rassurait, on souffrait un peu, on s'énervait un peu, on faisait un peu l'amour ; mais l'autre était là avec sa petite musique, on entretenait le feu, chacun y mettait du sien...

Tout lui revenait en mémoire et plus rien ne lui paraissait banal. Il se sentait honteux d'avoir été aussi bête et prévisible dans sa joyeuse demande d'amour. À qui allait-il bien pouvoir parler de tout ça ? À ses potes, qui en feraient une histoire drôle dans son dos et dégoûlneraient de compassion en sa présence ? À un psy, qui allait se délecter de son histoire de pot-au-feu ? « Le plat préféré de votre père... préparé par votre mère... je vois, je vois... »

Marion lisait des revues de cuisine et commandait des pizzas, lui, quémandait sans cesse de la reconnaissance auprès d'elle en mettant

en exergue sa réussite professionnelle. Qu'avait-il d'autre à faire valoir... ? Depuis longtemps, il avait conscience de l'avoir déçue, il ne savait pas quand ni pourquoi, mais, un jour, il avait lu dans son regard qu'il n'était plus l'homme espéré. Et depuis ce jour, il tentait de faire bonne figure et s'accrochait aux branches comme il pouvait.

Marion était une femme moderne, indépendante et centrée sur elle-même, essentiellement préoccupée par son travail analytique. Bien souvent, après une séance, elle l'accablait de reproches et l'accusait de gâcher sa vie. Une sorte de ménage à trois s'était mis en place, mais le troisième, le mystérieux et inaccessible analyste, était l'arbitre tout-puissant qui disait la loi. Lorsqu'il tentait d'en faire la remarque, Marion entrait dans des colères noires : « Ça n'a pas l'air de te plaire que je fasse un travail sur moi ! Tu crois que c'est facile une thérapie, tu crois que ça m'amuse ?... On dirait que ça te dérange, en fait tu ne l'as jamais accepté, ça te fait peur, ça te remet en cause. Mais tu t'es regardé dans une glace ? C'est toi qui devrais faire une analyse ! » Chacun use, semble-t-il, de son thérapeute comme il l'entend...

L'idée lui était douloureuse, mais il n'était plus question de rentrer. *In extremis*, il avait réussi à reprendre le contrôle de ses jambes et fui la gare comme il avait pu.

— Je voudrais une chambre... une personne... pour une nuit seulement...

Un whisky du minibar, deux, des cacahuètes, un Lexomil, la télé, le noir. Pas d'appel.

Lorsque l'on souffre, plus insupportable encore que la nuit carcérale est l'indifférente légèreté du matin qui s'étire...

Après une douche rapide, Raphaël est allé louer une voiture et s'est extirpé de la ville, passant en revue l'ensemble des mauvaises raisons qui auraient pu justifier ses envies compulsives de retour. Non, il ne rentrerait pas !

La ville s'effiloçait en d'interminables zones commerciales, puis un improbable entre-deux, et enfin des champs, des arbres, de la verdure. Cette fuite était un arrachement, il imaginait son passé disparaître derrière la voiture. Le bitume l'aspirait jusqu'à l'extraire de cette plaine qui n'en finissait pas. Une heure plus tard, l'à-plat démoralisant cédait enfin aux premiers contreforts, des collines rondelettes, les montagnes en arrière-plan. Lui, l'adepte des autoroutes, avait quitté la « quatre voies » pour emprunter une petite route en lacets. Plus il s'élevait, plus il s'apaisait. Alors il était monté le plus haut possible.

Au sortir d'un petit village montagnard, il avait opté pour un chemin de terre qui dominait la vallée, il avait laissé là sa voiture et s'était éloigné à pied. La plaine s'étirait en contrebas. Marcher lui faisait du bien. Impossible de dire combien

de temps il avait cheminé ainsi quand une vieille grange s'était interposée tout au bout du sentier. Elle offrait un petit banc de pierre adossé à son pignon ; il s'était assis, le dos contre les planches doucement réchauffées au soleil. Sur l'autre versant, le paysage montagneux était sublime. Il aurait aimé que cette beauté l'emporte, éparpille son âme douloureuse en une multitude de particules, suspendues aux côtés de tout ce qui flottait dans l'air, lumineux et léger.

Des corbeaux traversaient d'un versant à l'autre, noirs messagers aux vols tendus. Son grand-père les appelait les « mange-la-mort ».

« Holà, "mange-la-mort" ! Venez dévorer la charogne qui me tord les tripes... »

Rares sont ceux qui sollicitent les corbeaux, ils avaient fait un large détour et poursuivi leur route sans s'arrêter.

La charogne qui faisait souffrir Raphaël était là, dans sa tête, dans sa poitrine : l'absence d'amour ! Il n'y avait plus d'amour dans sa relation avec Marion, que du ressentiment, de la déception et, visiblement chez elle, le désir d'aller voir ailleurs.

L'aimait-il vraiment, ou souffrait-il seulement d'avoir été délaissé au profit d'un autre ? Il n'en savait rien, mais une chose était certaine : il souffrait, et cela le rendait comateux !

« Lorsque je suis arrivé, j'étais à bout, je me suis échoué. Ici, j'ai pu m'apaiser et me regarder vraiment... Peu à peu, des digues intérieures ont lâché, libérant le fatras de souffrances, de non-dits et de terreurs contenus depuis tant d'années. J'ai pu ramener de la lumière dans ma pénombre, et tout a pris un autre sens. »

Rien ne va plus pour Raphaël, un jeune cadre parisien à qui tout semble sourire, après les événements tragiques du Bataclan. Alors que son couple est en train d'exploser et qu'il est aux portes du *burn-out* professionnel, Raphaël craque. Il s'enfuit et finit par squatter une grange isolée en montagne, un véritable havre de paix près de l'endroit où habitent Elio, un gardien de moutons, et son entourage, qui l'accueilleront et l'aideront à retrouver la lumière. Au fil de réflexions et de discussions, on assiste à la transformation profonde d'un homme qui décide de changer de vie. Pour le meilleur. Un roman à lire doucement.

PATRICE LEPAGE a d'abord été berger. Il est aussi un spécialiste reconnu des questions agricoles et alimentaires. Producteur de récits qui éclairent le réel pour lui donner un sens, il se consacre désormais entièrement à l'écriture.